

De Pise à Babel

DOUZE FOIS par an, c'est-à-dire chaque fois que se prépare un numéro du *Mercur de France*, je téléphone à S. de Sacy et lui dis : « Ce mois-ci, non vraiment... je ne sais pas, je ne vois pas bien... Ce n'est pas, bien sûr, que je manque de sujets pour "Mémoire d'aujourd'hui"... C'est plutôt le temps qui me fait défaut, et plus encore la tranquillité d'esprit nécessaire aux rêveries d'où naissent ces chroniques... J'aime pourtant bien les écrire, elles me déchargent en un sens, me libèrent de mes marottes, de mes regrets parfois, de mes remords souvent... Mais ce qui me freine, bientôt m'arrêtera tout à fait, c'est l'abondance des livres, des gens, des choses... » Samuel de Sacy ne

répond pas tout de suite mais c'est comme si j'entendais son sourire et déjà, sans qu'il ait dit un mot, je change d'humeur et bientôt de langage... : «... enfin, j'essaierai, au besoin quelque chose de très court... Mettons que si lundi matin vous ne trouvez rien dans la boîte à la première heure...» Le dimanche, la rue de Condé est très déserte, et, en fin de journée, j'y vais, jeter dans la fente d'une grande porte (est-elle rouge, marron?... pourpre, il me semble...) quelques pages. Elles sont toujours six : c'est semble-t-il, mon tempo, ma pulsation, mon débit... Je jette donc ces quelques pages, pour l'amour de cette vieille maison, pour ce sourire silencieux et convaincant, pour ces lecteurs que je ne connais pas... Mais cette fois-ci j'avais dit : «Vraiment c'est trop. Je suis embouteillée...» S. de Sacy a répondu très calmement et sans vouloir m'influencer : «C'est un sujet.» – «Quoi?» – «L'embouteillage, l'invasion par les livres...» Est-ce vrai? Je n'y avais pas pensé... Un sujet, vraiment, cette curiosité de chaque jour vite muée en saturation, cet

appétit de lire qui, dès le passage du courrier, tourne à l'indigestion. On dit qu'au printemps il paraît moins de livres. Qui le dit? Je me le demande. Il en arrive de plus en plus au contraire. C'est surtout la saison des essais, des romans étrangers. Ils s'empilent sur ma table de nuit; ce qui toute l'année fut une tour de Pise (il suffit d'en tirer un pour que l'édifice bascule) devient tour de Babel. Mais je prends bien trop tard mon récit de cette invasion, de cet embouteillage. Comme bien souvent, je vérifie le sens du mot – sens figuré, il va sans dire – dans l'ineestimable *Petit Larousse* (en d'autres temps, en un siècle moins dynamique, je me verrais plutôt, loupe à la main, avec un Bayle, et une plume d'oie – et non pas ces lunettes, ce bic, ce glossaire presque de poche). «*Embouteiller : bloquer des navires dans une rade à goulet étroit, en obstruant ce goulet*»... C'est précisément ainsi que, chez moi, tout commence. Le goulet étroit est le couloir de mon appartement, avec sa porte à un seul battant, noire de mon côté, vert sombre sur l'escalier.

Cette porte est percée d'un petit judas à croisillons de bois. Outre cette sorte de viseur, par où celui qui sonne ne voit à peu près rien, et par où, de mon bureau, je ne vois aussi qu'une tache s'il y a quelqu'un et le jour s'il n'y a personne, la porte garde les traces d'un forçage. La peinture sur les bords est écaillée, on distingue la place d'anciens verrous, remplacés par d'autres, plus résistants. C'est qu'un cambrioleur vint, un jour de Pâques je crois, visiter, en définitive, bien plutôt que voler. Il négligea l'argenterie de ma grand-mère Désirée (il est vrai qu'elle se trouve dans le tiroir de la cuisine, ce qui lui fit penser sans doute que ce n'était là que pacotille d'Uniprix – curieusement ornée cependant d'initiales 1880). Cherchant partout il ne trouva rien d'autre qu'un appareil de photo, qu'il emporta, et que la compagnie d'assurances nous remboursa avec une extrême complaisance ; je sus plus tard qu'elle fut émue par le fait que, dans notre ingénuité, nous ne signalâmes aucune autre disparition. Un inspecteur vint nous en féliciter en même

temps que nous faire signer, je crois, un papier. Comme le cambrioleur il constata qu'il y avait peu d'objets précieux – s'intéressa pourtant au Michaux qu'avait négligé le voleur : c'est une gouache, noire et bleu clair, avec une sorte d'armée de formes fuyantes, un exode, un exil, vers des bateaux. Il me dit : « ... Ce ne sont pas des hommes, on le voit bien... mais ce sont des humains tout de même... » Sa phrase me revient souvent, en regardant le Michaux, et aussi en de tout autres occasions... Des humains tout de même...

Revenons à la porte, au judas, au goulet. Tout commence même avant, et il faut bien que je l'avoue : au paillason. C'est sous ce paillason que la concierge (sa loge étant trop exigüe pour qu'on y laisse les nombreux paquets qui arrivent chaque jour) dépose les livres qui me sont envoyés. Cet étroit tapis-brosse est donc à longueur d'année soulevé, gondolé, retroussé, voire, en période de prix littéraires, complètement déporté... Que je rentre ou que je sorte, je manque à chaque fois de buter dans

l'obstacle. À certaines heures, c'est une sorte de pyramide poilue, à d'autres, un chameau mort, double bosse... Il arrive que cette sorte de monstre qui tout à la fois garde ma porte et me l'interdit s'enfle jusqu'à entraver le passage de mon voisin... C'est du Ionesco, bien sûr. Mais où la chose devient beckettienne, voici : souvent la concierge me rend le service de vider ma poubelle, qu'elle remonte, nette comme un sou, et c'est dedans alors que, pour plus de commodité, on dépose les paquets – échecs d'une partie qui ne finit jamais... Quand, de surcroît, j'extrais de la serrure un de ces délicieux messages que laisse Arthur Adamov s'il trouve porte close, et que, en robe de chambre, l'invective voire l'alexandrin à la bouche, je sors moi-même sur le palier comme une de ces maritornes d'Audiberti – je puis dire qu'alors le théâtre contemporain est presque tout représenté sur mon palier (et je puis même ajouter que Jean Anouilh est, depuis peu, mon voisin d'en face : volets fraîchement peints, jolis rideaux derrière lesquels se devinent des

pièces non pas roses ni noires, toutes blanches)... Certains jours, ayant vu, par mon judas justement, l'état du paillason, je décide de ne pas sortir. Ils attendront, les paquets, je ne leur ouvre pas. Je sais ; pour se venger ils se multiplieront, ils proliféreront, guettant le moment favorable à l'attaque... Mais tant pis, j'atermoie – afin tout simplement de pouvoir, à mon tour, écrire... Mais bien sûr, il y a aussi la sonnette... Les visiteurs qui justement sont parfois des auteurs. Jadis – cela dura, me semble-t-il, plus de dix ans – on ne venait pas dans la journée. Si l'on sonnait, disons vers seize heures trente ou onze heures moins dix, c'était invariablement que l'on venait me proposer un aspirateur, ou bien de la dentelle à la main, une assurance sur la vie ou le savon des aveugles. Rien, jamais rien d'autre : cécité, artisanat, confort, nécrologie. Maintenant ce sont parfois des poètes, des romanciers, de prétendus étudiants, des gens qui demandent un article pour une revue, moyennant quoi ils vous abonneront gratis... C'est tout juste si, nou-

veaux chevaux de Troie, ils ne forcent pas le passage, plus hardis que l'aveugle ou la dentellière... Je ne sais que leur dire, que faire... Il y a deux ou trois ans, je trouvai, en rentrant, assis sur mon paillason, un auteur qui brigait un prix littéraire. Que croyait-il que j'y pusse? Je l'accueillis, gentiment il me semble... Il eut, un peu plus tard, son prix. Je fus conviée, rive droite, au cocktail où on le fêtait. Il ne me reconnut pas. Pas du tout. À moins que le souvenir de mon paillason?...

Ce qui, bien sûr, m'alerte, c'est, dans tout cela, le rôle du hasard, cette injustice, inhérente à toutes choses de la vie et qui fait que les livres nous tombent, du ciel donc, ou de la poubelle, au bon ou au mauvais moment et que – avouons-le – il nous arrive de choisir sans profonde raison celui-là plutôt qu'un autre. À mes débuts dans les lettres, je pensais que les grands, les dieux de la critique lisaient ou regardaient tout ce qui leur parvenait; et je me disais – ingénue pessimiste mais ingénue tout de même – que mes premiers livres leur

étaient passés par les mains, qu'ils les avaient parcourus, ou, disons, puisqu'ils sont des dieux, survolés... et que mes titres leur avaient déplu, ma prose semblé bizarre... Mais non, bien sûr... Maintenant je les imagine, mes premiers romans, sous le paillason de M. Rousseaux, je n'ose dire dans la poubelle de M. Kemp. Car tout cela n'est pas vrai – vraisemblable moins encore. Mais, manquant d'informations sur la vie de ces grands critiques, je me laisse aller à «fantastiquer» comme disent les Italiens – et je me dis que ces messieurs doivent avoir une gouvernante, qui prend les paquets chez la concierge, les monte, et puis les défait, trie les livres, les recouvre. Voilà ce qu'il me faudrait, une gouvernante. À défaut, je devrais prendre mon temps (cesser d'écrire au besoin?), acheter du papier cristal, recouvrir chaque ouvrage. Je n'ai jamais pu, ou su m'y faire, il me semble (mais c'est peut-être seulement que je cherche une excuse) il me semble curieux de mettre «in vitro» ce qui nous était arrivé «in vivo». Cette opération

me permettrait pourtant d’emmener les livres dans l’autobus, au bain de vapeur ; il y aurait ainsi moins d’iniquité : les Gallimard, tout blancs, auraient autant leur chance que les Denoël gris et peu salissants ; j’aurais aussi un coupe-papier et dès lors les revues non rognées trouveraient ma faveur à l’égal des revues rognées... Je serais soulagée, moins obsédée par cette injustice et moins épouvantée surtout par l’invasion. J’aurais de l’ordre, des loisirs, un jour je trouverais mes propres ouvrages dans ma propre poubelle. Je serais guérie. Guérie de quoi?... Il y a des gens qui ont la toux chronique, la dépression chronique. Pour moi c’est la chronique chronique... Mais voici justement faites les six pages, qui n’en font que trois du *Mercury*. C’est dimanche, et la rue de Condé ce jour-là...